

*de Paris**Musique :**d'enregistrement*

écrase, des noyaux d'olive, des liquides agités, des silhouettes, des masques, des chiffons, des bouts de ficelle. Le résultat est souvent fastidieux, maniére, rappelant les pires moments du cinéma d'avant-garde à prétention surréaliste.

● « *Le monde est à moi* », proclame une autre tendance. A moi et à ma caméra. Prenons-le. Je vais, je tire et je reviens. Le seul représentant de cette voracité documentaire à la Biennale est Joe Rees, fondateur et principal artisan de Target Vidéo, groupe qui s'est fait une spécialité de mettre en boîte la plupart des concerts de musique « new wave » à San-Francisco. Avec comme objectif, certainement, d'accéder bientôt au commerce du vidéo-disque.

En attendant, les bandes de Target Vidéo, telles qu'on a pu les voir pendant une semaine à la FNAC du Forum des Halles (la Biennale n'en présentant qu'une anthologie), constituent des documents dont la vérité est poussée jusqu'à la caricature par une caméra débridée, comme branchée sur la musique même, tandis qu'un montage d'inserts violents (guerres, accidents de voitures) empruntés aux actualités télévisées redouble l'intensité des sensations musicales.

JEAN-PAUL FARGIER.

*ennemis*

auteurs aillent jusqu'au bout de l'expérience, fassent craquer nos perceptions selon un schéma rigoureux.

A partir du 30 septembre, et pour la première fois dans son histoire, la Biennale de Paris montrera une sélection de films expérimentaux, français et étrangers, dont les Etats-Unis seront absents : sélection effectuée par Dominique Noguez selon une volonté œcuménique admirablement définie dans un long article du numéro de septembre de *Art Press*, avec, comme à Venise, la volonté d'ouvrir vers les années 80.

LOUIS MARCORELLES.

★ Vidéo française, au Musée d'art moderne seulement. Cinéma expérimental, au Musée d'art moderne et au Centre Georges-Pompidou, à partir du 30 septembre.

● Une diffusion d'œuvres d'art vidéo françaises aura lieu le 25 septembre sur multi-écrans, dans les salles de ciné-forum, au Forum des Halles, de 17 h. à 20 h. (entrée gratuite).

*Un nouveau courant, les aimables*

*L'Atelier de création radio-phonique de France-Culture, qui a déjà organisé à l'intérieur de la Biennale des concerts enregistrés (retransmis ultérieurement), propose cette année neuf concerts étaisés du 28 septembre au 2 novembre. Neuf groupes peu ou mal connus venus d'Angleterre, de Californie, de France. Z.N.R., Louise Alcazar, Daniel Lentz, Gavin Bryars, Dave Smith, John White, Harold Budd, Michael Nyman, et le Portsmouth Sinfonia Orchestra : il s'agit d'un « courant », dit Daniel Caux, qui a la responsabilité de ces concerts.*

« **U**NE tendance vivante mais souterraine, dit-il. On la retrouve à Londres, dans les brumes de Londres, sous le soleil de la Californie, en France. Ce courant me semble important parce qu'il prend en compte les derniers mouvements de l'avant-

garde, c'en est à la fois le prolongement et le contre-pied.

» Quand on prononce le mot « avant-garde », on a tendance à imaginer des bruits genre radio brouillée, alors que leur musique se présente délibérément, volontairement, sous un visage aimable.

John Cage disait que le beau et le laid sont la même chose. Il n'empêche que, par notre environnement social, culturel, il y a un fantasme de la beauté qui existe, lié à la notion de pureté. C'est exactement ce qui était évité ces derniers temps. On se méfiait des musiques trop belles, « naïvement » belles, jolies — « c'est trop facile », — on voulait des dissonances, les répétitions abruptes de Phil Glass. Ici les musiciens vont peut-être faire scandale par leur joliesse !

— Quels sont les principaux représentants de cette tendance ?

— A Londres, on trouve Gavin Bryars (qui est venu au Festival d'automne et qu'on réinvite), Michael Nyman, Christopher

Hobbs et le Penguin Café Orchestra de Simon Jeffes. En Californie, Harold Budd, Daniel Lentz, John Adams (venu lui aussi au Festival d'automne). En France, un groupe seulement : le Z.N.R. (Hector Zazou et Joseph Raucaille !).

» En Angleterre, les choses ont plus ou moins démarré avec l'ensemble Portsmouth Sinfonia Orchestra, fondé au début des années 70 par Brian Eno (qui a fait partie du groupe Roxy Music), Gavin Bryars et Robin Mortimore. Brian Eno a beaucoup contribué à faire sortir ce courant. Il a édité des disques obscurs appelés d'ailleurs « obscure ». La règle, pour le Portsmouth, c'était de prendre des musiciens venus de différents horizons — classique, jazz, rock, — qui ne possèdent pas tous parfaitement leur instrument (ceux qui le possèdent n'hésitent pas à en changer) et d'exécuter les grands classiques, la Neuvième, Wagner... si l'amateur de « grand classique » n'y trouve pas forcément son compte, pour l'amateur

d'expérience, c'est une aventure avec des moments surprenants — très bien joués, — des dérives progressives et des temps de franche panique.

» C'est un peu comme les montres molles de Dali. Il faut comprendre l'esprit de cette musique : il y a l'humour, quoique les musiciens ne cherchent pas à faire rire ; il y a l'aventure des sons. L'auditeur peut choisir son mode d'écoute.

» Si on veut vraiment remonter aux origines — aux pionniers, — il faut tout de même parler de l'Américain William Bolcom qui mêlait des airs d'opérette, des ragtimes de Scott Joplin, Richard Strauss, Mahler et ses propres « dream music » aux formes aimables. Les mêmes années, il y a eu Alan Lloyd, qui a composé la musique pour le *Regard du Souris et la Lettre à la reine Victoria*, de Bob Wilson : du faux Schubert très inspiré !

— On peut appeler ça une avant-garde ?

— Justement. Parmi ces musiciens, certains comme Harold

Budd et Daniel Lentz ne se considèrent plus comme des musiciens d'avant-garde. On pourrait plutôt parler d'un postmodernisme. Ils se caractérisent par une attitude plus détendue envers la notion de progrès en art et par le mélange des genres.

» Michael Nyman peut mélanger de la musique classique avec de la musique hollywoodienne et du rock sur un rythme de banjo. Harold Budd admire la musique médiévale et la musique des westerns spaghetti d'Ennio Morricone. Et Christopher Hobbs dit qu'il cherche à faire simplement de la musique jolie... susceptible de plaire à ses parents. »

*Propos recueillis par CATHERINE HUMBLOT.*

● Premier concert : Z.N.R., dimanche 28 septembre, 17 h., à l'auditorium de l'Arc (Musée d'art moderne), entrée libre avec le ticket de la biennale. Rens., tél. : 720-65-44.

*L'ordre ou le désordre*

I L y avait, ce jour-là dans le 63, un vieil homme et une femme d'un certain âge, propre et menue. L'homme n'était ni menu ni propre, assez mal rasé, le cheveu blanc, jaune ou sale, et ses vêtements portaient encore, à n'en pas douter, la marque d'un teinturier d'avant-guerre. Il aurait pu en remontrer, par l'apparence, à Léautaud. Il avait cette physionomie, avec ses deux vieux sacs en plastique à la main, dont l'impudente indigence, la crasse généreusement assumée, a fasciné nombre de photographes et de plasticiens de ces dernières années. Parce qu'elles gardent un secret, parce qu'ils en font volontiers un message. Son « message » à lui, qui décrivait pierre par pierre, avec une étonnante érudition, Paris à sa voisine propre et menue, était assez féroce : passé 1900, il n'y avait, selon lui, plus d'architecture digne de ce nom. On imagine ce qu'il pouvait penser, plus généralement, de l'art contemporain. « Quelle épope ! », disait-il à peu près. Le monsieur ni la dame n'allait à la Biennale.

La Biennale, ce jour-là, n'était pas précisément ce dont le vieux monsieur pouvait faire sa tasse de thé, mais elle ne manquait pas de points communs avec lui. A commencer par le désordre. Un désordre matériel : ici, des

artistes déjà installés, certes, et attentifs au premier public ; là, la presse ; et là, en bas, en haut, des hommes et des machines occupés à paraître l'ultime transhumance des œuvres, à blanchir les cimaises, à s'engueuler parfois pour un emplacement jugé contestable.

Désordre spirituel, aussi : à l'instar du vieil homme qui ne se reconnaît pas dans l'époque, on se demande si cette époque peut, sinon se reconnaître, du moins se retrouver dans les travaux de la Biennale. Cherchera-

t-on un reflet privilégié du temps dans les prolongements des avant-gardes des dix années passées, dans le maniement de techniques apparemment modernes, en effet, comme la vidéo, dans le retour plus ou moins transfiguré à la figure et à l'image — voie peu représentée ici, à dire vrai, sinon... par la photo ? Ou se passera-t-on de reflet ? De reflet unique s'entend. Et l'on cherchera alors, au-delà des formes divergentes, des expressions communes du temps et, comme on dit, de ses inquiétudes.

*Terre de contraste*

La encore, et fort heureusement, règne un joli désordre. Certes la violence, la tentation morbide (on finira par croire que ce n'est pas seulement une mode, ou que c'en est une bien facile) et la pédanterie naïve qui caractérisaient presque uniquement la dernière Biennale n'ont pas tout à fait disparu. Mais le malaise n'est plus la teinte exclusive de cette Biennale-ci, où interviennent maintes autres sentiments, maintes autres expressions, maintes autres réflexions jusqu'à stupeur ! l'esthétisme le plus simple, la tentation du beau. Se promener dans la Biennale n'est pas se plier au chemin dogmatique de

quelques artistes (ou aux choix fermés de leurs grands électeurs). C'est pouvoir choisir entre des sentiers et, éventuellement, des plaisirs. Et c'est cela qui importe, même si l'on croit que nombre des sentiers se révèlent clos, et certains des plaisirs éphémères. Le désordre permet l'espérance.

De la Biennale-Musée de la Ville de Paris à la Biennale-Beaubourg (prendre à Alma-Marceau et changer à Franklin-Roosevelt), le décor change. Aux rues policiées du huitième arrondissement, qui cachaient l'effervescence que l'on sait, succède le bouillonnement « populaire » et, dit-on, spon-

tané des Halles et de la piazza Beaubourg, mais les verrières du Centre Pompidou cachent curieusement une Biennale ordonnée, compassée, éminemment respectueuse de la situation des artistes. Biennale, terre de contrastes, diraient les dépliants touristiques.

Ici, l'urinoir, entrevu là-bas par une porte négligée, serait à sa place exacte, rectifié Duchamp. La femme vêtue de rose qui s'allongeait là-bas entre deux œuvres et sur un banc, créant le risque d'une méprise hyperréaliste, serait peut-être sagement assise en tailleur devant les contorsions franchement démodées du « performant » local. Loin, très loin des jeux multiformes de la piazza.

Quel gouffre sépare ces démarches plus intellectualisées qu'intellectuelles, des vies, ou des morts, auxquelles elles font si volontiers référence ! Ainsi la remarquable « vidéo-sculpture » de Marie-Jo Lafontaine — qui montre que la vidéo peut se « déétrier » de ses pesantes origines — perd-elle, par les explications qui en sont données, une part de ses richesses possibles. L'ordre ou le désordre ? Le vieil homme et la dame menue n'étaient pas non plus Beaubourg.

FREDERIC EDELMANN.